Cipango

Cahiers d'études japonaises

18 | 2011

Le Japon et le fait colonial I

KAMO NO CHŌMEI, *Notes de ma cabane de moine*

Pierre-François Souyri

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cipango/1605>

DOI : 10.4000/cipango.1605

ISSN : 2260-7706

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 255-258

ISBN : 978-2-85831-195-8

ISSN : 1164-5857

Référence électronique

Pierre-François Souyri, « KAMO NO CHŌMEI, *Notes de ma cabane de moine* », *Cipango* [En ligne], 18 | 2011, mis en ligne le 23 septembre 2013, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/1605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cipango.1605>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Cipango est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

KAMO NO CHŌMEI, *Notes de ma cabane de moine*

Pierre-François Souyri

RÉFÉRENCE

KAMO NO CHŌMEI, *Notes de ma cabane de moine*, traduit du japonais et annoté par le Révérend Père Sauveur Candau, postface de Jacqueline Pigeot, Le Bruit du Temps, Paris, 2010, ISBN : 978-2-3587-3022-8 ; KAMO NO CHŌMEI, *Notes sans titre* (Mumyōshō), *Propos sur les poètes et la poésie*, traduit du japonais et annoté par le Groupe Kōten, préface de Michel Vieillard-Baron, Le Bruit du Temps, Paris, 2010, ISBN : 978-2-35873-023-5.

- 1 Le *Hōjōki* 方丈記 traduit par le R. P. Sauveur Candau sous le titre *Notes de ma cabane de moine*, fut publié chez Gallimard/Unesco dans la collection « Connaissance de l'Orient » en 1968. Mais l'éditeur français avait alors choisi de publier le bref texte de Kamo no Chōmei 鴨長明 (vers 1155-1216) à la suite de celui plus long d'Urabe Kenkō 卜部健康, *Les heures oisives* (*Tsurezure gusa* 徒然草) et de donner au volume entier ce dernier titre. Les *Notes de ma cabane de moine* souffraient de cette ombre, choix de l'éditeur de l'époque. Le texte était par ailleurs présenté fort sommairement et agrémenté de notes nécessaires, mais partielles. Les éditions Le Bruit du Temps viennent de réparer ces maladresses en reprenant en un seul petit livre la traduction de Candau, éclairée cette fois d'une riche postface signée de Jacqueline Pigeot.
- 2 Ce même éditeur publie par ailleurs la première traduction en français, et semble-t-il en langue occidentale, du *Mumyōshō* 無名抄 du même Chōmei, traduit sous le titre de *Notes sans titre*. La traduction est collective, assurée par le groupe Kōten¹, agrémentée de notes érudites et précédée d'une introduction de Michel Vieillard-Baron qui complète utilement la postface de Jacqueline Pigeot pour l'ouvrage précédent, en portant cette fois la focale sur la trajectoire de Chōmei comme poète.
- 3 Les *Notes de ma cabane de moine* sont sans aucun doute l'un des textes les plus forts de l'époque Kamakura et cette réédition est une bonne occasion pour se livrer à une

relecture. Mais leur auteur restait peu connu. Ces éditions permettent sans nul doute de mieux comprendre un poète qui vécut à l'une des périodes les plus agitées de l'histoire japonaise, celle qui correspond au passage de l'époque de Heian à celle de Kamakura, avec la montée puis la chute de la maison guerrière des Taira et la naissance d'un nouveau centre de pouvoir dans l'est du pays.

- 4 Chacun sait que le poème *waka* connut un succès considérable dans le monde de la Cour impériale depuis le début de l'époque de Heian. Des concours étaient organisés sous l'autorité d'arbitres, eux-mêmes considérés comme de grands poètes, qui validaient leurs choix esthétiques dans des attendus. Ces attendus furent en quelque sorte les premiers textes de poétique théorique qui explicitaient les critères de qualité d'un poème. Par ailleurs, depuis le début du x^e siècle furent ordonnées les premières compilations poétiques impériales dont le prestige était – et est encore – immense. Tout poète aspirait à voir l'une de ses œuvres retenue dans ces compilations, gage d'une reconnaissance officielle. Certains personnages devinrent donc des poètes professionnels dont on se disputait les talents comme arbitre ou qu'on consacrait en les intégrant dans le comité chargé de la compilation impériale officielle. Certaines familles de l'aristocratie moyenne firent ainsi de l'enseignement des *waka* leur spécialité, donnant naissance à des « écoles » qui, en ce début du xiii^e siècle étaient en forte concurrence, à l'origine de nombreux traités théoriques sur la poésie. Les *Notes sans titre* sont l'un d'entre eux.
- 5 Leur auteur, Kamo no Chōmei, est issu d'une famille de desservants du sanctuaire Kamo de Kyōto. De petits nobles modestes eu égard aux critères aristocratiques. Tout jeune encore, Chōmei échoue à succéder à la charge de son père. Mais le jeune homme s'affirme avant tout comme musicien et comme poète, attaché pour des raisons familiales à l'école Rokujō. Or, Chōmei rencontre un mécène qui l'introduit dans un cénacle poétique, le « Jardin boisé de la poésie » fondé par Shun.e dont Chōmei devient vite le jeune disciple. Shun.e se rattache lui-même à une école rivale de celle à laquelle Chōmei appartenait, l'école Mikohidari alors dirigée par Shunzei. L'affaire se passe sans doute vers 1183, soit en pleine guerre entre guerriers Taira et Minamoto. Visiblement Chōmei et les poètes de son genre sont « ailleurs », pas plus intéressés par les rivalités et les heurts entre guerriers que l'auteur de ces lignes par la chute des cours de la bourse... Témoin direct de ces événements pourtant historiques, Chōmei reste cependant discret sur ces bouleversements politiques alors qu'il narre par le menu dans les *Notes de ma cabane de moine* les catastrophes naturelles auxquelles a été confrontée la capitale Kyōto au même moment. Discretion liée à sa position sociale ? Pourtant Chōmei se fait peu à peu connaître et il est apprécié. En 1187, Shunzei retient l'une de ses pièces dans l'anthologie compilée sur ordre impérial dont il a la charge et, en 1201, Chōmei, malgré son origine familiale modeste, est nommé par l'empereur retiré Go Toba membre du Bureau de la poésie, l'institution officielle de la Cour. Il est néanmoins tenu à l'écart de l'œuvre de compilation d'anthologie officielle impériale. C'est dans ce contexte pourtant favorable que Chōmei échoue en 1204 à obtenir le poste de desservant du sanctuaire de Kamo qu'il convoite toujours, et ce malgré le soutien de l'empereur retiré Go Toba, qui lui offre pourtant une autre charge en compensation, charge qu'il refuse. Chōmei prend la décision peu après de se retirer du monde.
- 6 Chōmei est décrit par l'un de ses contemporains comme entêté, borné, plein de ressentiment envers « ce monde ingrat ». Sans doute par dépit, il entre en religion et se fait fort de considérer de loin, avec un certain détachement, les passions humaines « à

l'âge où la vie devient aussi fragile que la rosée ». C'est au cours de cette période solitaire où « il abandonne sa vie au destin » qu'il rédige, en 1212, les *Notes de ma cabane de moine* (ainsi que les *Notes sans titre*). Il semblerait qu'il n'ait jamais pu abandonner sa passion pour la poésie et la musique. Il se décrit lui-même détaché des choses de ce monde, mais son attachement à la solitude est en soi un obstacle à sa libération. Devant pareille contradiction, il avoue ne pas avoir de réponse autre que de « faire mouvoir sa langue pour trouver une échappatoire dans la récitation de deux ou trois prières ». Les *Notes de ma cabane de moine* constituent un texte court, solidement structuré, d'une écriture limpide, rédigé par un homme influencé par les doctrines amidistes alors en plein essor (c'est un contemporain de Hōnen, le fondateur de l'école de la Terre Pure). Chōmei y évoque magistralement ce sentiment de l'impermanence des choses, à travers la précarité des habitations dans lesquelles il a vécu, métaphores d'une vie présente réduite à sa plus grande fragilité. Un classique à méditer pour l'universalité de son propos.

- 7 Les *Notes sans titre* s'inscrivent de leur côté dans une tradition d'écrits littéraires à vocation théorique. Ces textes étaient le plus souvent rédigés sous commande d'un haut personnage et avaient pour vocation de rester secrets (comme souvent au Japon à ces hautes époques, l'enseignement se faisait de manière orale et secrète de maître à disciple). Ils étaient le plus souvent le fait de poètes reconnus, arbitres célèbres ou compilateurs impériaux. Or Chōmei n'était pas de ceux-là. Et on ignore par ailleurs le nom du commanditaire de l'œuvre, s'il existe. On peut penser au shōgun poète Minamoto no Sanetomo auquel Chōmei avait rendu visite à Kamakura en 1211. Mais pas de source fiable sur ce point. Le mystère reste donc entier. Cependant, nous dit M. Vieillard-Baron, s'il n'avait pas l'autorité pour rédiger un tel traité, Chōmei en avait certes l'expérience. Et surtout il contribue à l'explicitation d'une esthétique nouvelle, celle du *yūgen*, la « profondeur mystérieuse, » expression dont Chōmei dit qu'« il suffit de l'entendre pour se sentir perdu ». On sait comment le *yūgen* influença plus tard, à l'époque Muromachi, les canons de la beauté, notamment dans le théâtre nō. Pour Chōmei, l'esthétique du mystère, le *yūgen*, est bien difficile à saisir. Après avoir tenté plusieurs essais métaphoriques, il se lance : « C'est quand on va au-delà de ce que l'esprit peut concevoir et les mots dire, qu'en exprimant ce que l'on ressent, on donne à ces pauvres trente et une syllabes la vertu d'ébranler le Ciel et la Terre, le pouvoir d'apaiser les démons et les dieux ». Une merveilleuse plongée dans les mentalités du Moyen Âge japonais.

NOTES

1. Claire-Akiko Brisset, Jacqueline Pigeot, Daniel Struve, Sumie Terada et Michel Vieillard-Baron.